

Diplômées, sans enfants

Akademikerinnen et leurs comportements démographiques

Cédric Duchêne-Lacroix*



La pérennité d'un très bas niveau de fécondité relativement au niveau mondial a suscité entre 2004 et 2008 une controverse sur les *Akademikerinnen* sans enfants en Allemagne. La publication de chiffres dramatiques interroge sur le rôle et les comportements démographiques et sociaux des femmes d'âge actif dans la société moderne post-réunifiée allemande.

Die politisierte Geburtenkrise in Deutschland

Deutsche Frauen gehören weltweit zu den am wenigsten gebärfreudigen; seit 1972 ist die Sterberate in Deutschland höher als die Geburtenrate – bis 1990 auch in der DDR.

Der Autor vergleicht die Situation in Frankreich, der Bundesrepublik und der DDR und analysiert insbesondere das Verhalten deutscher Akademikerinnen, von denen 40 % kinderlos bleiben – ein Phänomen, das in Deutschland 2004–2008 zu lebhaften Diskussionen führte. Er kommt zu dem Schluss, dass sich der Beitrag von Akademikerinnen an der demografischen Entwicklung in Grenzen hält, die Debatte politisch motiviert war und vielmehr die Frage nach der Situation der Frau in der Gesellschaft gestellt werden müsse.

Red.

fait d'être *Akademiker* est un trait distinctif et trouve probablement son sommet avec le doctorat, distinction si importante que le titre apparaît sur les papiers d'identité et celui ou celle qui en est possesseur est appelé dans la vie courante par son titre qu'il soit ou non médecin.

Le niveau de natalité en Allemagne ne permet pas le renouvellement des générations. Ce fait n'est pas nouveau. Si l'on additionne les situations démographiques historico-politiquement séparées des deux Allemagne, le solde naturel est négatif depuis 1972. En 2008, il était déficitaire d'environ 162 000 individus. De même, les indicateurs conjoncturels de fécondité (ICF) sont sur plusieurs dizaines d'années relativement bas. L'indice conjoncturel de fécondité, parmi les plus bas d'Europe pour la seule RFA avant la chute du mur, a depuis oscillé entre 1,24 et 1,38. Jusqu'au milieu des années 90, les courbes des ICF de la France et de l'Allemagne évoluent avec, *mutatis mutandis*, les mêmes inflexions mais avec un écart substantiel entre 0,1 et 0,3 points, l'ICF étant toujours plus élevé en France. On notera aussi l'effet rapide puis s'atténuant de la politique familiale est-allemande entre le milieu des années 70 et la chute du mur et l'effet tout aussi spectaculaire de la réunification sur le comportement démographique des Allemands de l'Est. Depuis la seconde partie des années 90, l'écart se creuse entre niveaux d'indi-

Le terme d'*Akademiker(in)* rend compte d'un ensemble de représentations sociales propres à l'Allemagne et l'Autriche. Le terme *Akademiker* (en français « académicien » ou « universitaire »), désigne dans le langage courant toutes les personnes qui sont diplômées de l'université. La part de la population ayant un diplôme universitaire est d'environ 24,4 % et celle des femmes de 22 %. Le

* Cédric Duchêne-Lacroix est chercheur à l'Institut de sociologie de l'université de Bâle.

cateurs synthétiques français et allemands. En 2006, l'écart est à son plus haut (1,33 en Allemagne, contre 2,00 en France). 100 résidentes en France débutant leur période de fécondité et qui courraient pour leur vie les risques de maternité à chaque âge de 2006 auraient enfanté 67 enfants de plus (ou 50 % de plus) que leurs *alter ego* en Allemagne.

Le taux de descendance finale était en 2008 de 1,7 enfant par femmes atteignant 50 ans. La descendance finale a continuellement diminué depuis le pic de la génération des femmes nées en 1934 (2,2 enfants en moyenne). Elle s'établit en 2008 pour la cohorte des femmes nées en 1959 qui fêtaient leurs 50 ans à 1,6 enfant par femme en moyenne. Longtemps cette situation de décroissance fut masquée ou compensée par une immigration soutenue. Ce n'est plus le cas depuis le milieu des années 2000. Si la situation de la fécondité en Allemagne reste l'une des plus faibles en Europe, l'apport migratoire s'éteint après les vagues de *Spätaussiedler* et de ressortissants de l'ex-Yougoslavie des années 90. En 2001, la croissance démographique dépendait à 150 % du solde migratoire, un record en Europe, et en complète divergence avec les 20 % de la croissance démographique française expliquée par le solde migratoire. Ces dernières années, une phase de décroissance se dessine avec une augmentation du déficit des naissances sur les décès que le solde migratoire en diminution ne peut compenser.

Des chiffres contestés

Un nouvel angle d'attaque du problème est trouvé dans le débat public : si le niveau de fécondité est bas, c'est probablement en partie à cause du comportement d'une population particulière : 40 % d'*Akademikerinnen* en Allemagne seraient sans enfant. C'est l'un des chiffres publiés dans la presse grand public. Herwig Birg, démographe de renom, avance dans un entretien en 2005 que 30 % d'une génération (quel que soit le niveau social) reste sans enfants, que cette part monte même à 50 % pour les *Akademikerinnen* des sciences.

La qualité des estimations de niveau de fécondité des *Akademikerinnen*, dramatiquement mis

en scène, n'a, dans un premier temps, pas été remis en cause. Pourtant, les estimations tirées des micro-recensements antérieurs à 2008 du nombre d'*Akademikerinnen* sans enfants sont sujettes à caution du fait de trois grands problèmes de validité : l'écart entre la question de l'analyse et la question posée dans le questionnaire, le bornage des cohortes selon l'âge et le bornage du groupe même des *Akademikerinnen*.

- Premièrement, le questionnaire du micro-recensement ne comportait pas jusqu'en 2008 de question sur la fécondité, mais demandait (et demande toujours) si un ou des enfants vivent au sein du ménage au moment de l'enquête. Les enfants en internat, en apprentissage, chez le parent séparé, logeant de façon autonome ou même décédés, sortent du champ.

- La deuxième difficulté méthodologique concerne l'hétérogénéité et les limites des classes d'âge et de l'âge fécond prises en compte dans les publications. Conséquences : la difficulté de comparer les analyses et la diminution de la validité des données du micro-recensement avec l'âge. Dans ce dernier cas, il a été prouvé qu'à partir de l'âge de 39 ans le micro-recensement sous-estime le nombre d'enfants par femme, notamment car les enfants commencent à quitter le domicile familial. À l'inverse, la fécondité des femmes est sous-estimée car on la fait s'achever dans les statistiques à 39 ans et parfois avant. Or la part des femmes (de couples mariés) de 40 ans et plus ayant eu un enfant n'est plus négligeable aujourd'hui puisqu'elle est passée graduellement de 1,43 % en 1991 à 5,04 % en 2008 (4,46 % en 2006). Cela a *a fortiori* pour conséquence de sous-estimer la fécondité des *Akademikerinnen* par rapport aux autres femmes, car leur calendrier des naissances est plus fréquemment retardé par rapport aux autres femmes de leur génération.

- La troisième précision à apporter est la définition de la population prise en compte comme *Akademikerinnen*. Le terme largement employé dans le langage courant est ambigu. Faut-il compter seulement les diplômées des universités ou

élargir à l'ensemble des établissements supérieurs donc aussi de l'équivalent des IUT français ? Parmi les facteurs de la faiblesse pluridécennale de la fécondité en général, il y a tout d'abord une part croissante de femmes en âge de procréer ou ayant terminé cette phase de vie qui n'ont pas enfanté.

Sur la base du microrecensement 2008, on constate que plus les générations analysées sont jeunes et plus la proportion de femmes sans enfant augmente et ce même entre cohortes quinquennales de femmes ayant fini leur période féconde. Par exemple, 21 % des femmes entre 40 et 44 ans n'ont pas (encore) eu d'enfant, 16 % des femmes dix ans plus âgées (générations 1954 à 1958) et 12 % des femmes de vingt ans plus âgées (générations 1944 à 1948). 26 % des femmes entre 35 et 39 ans n'ont pas (encore) d'enfant en 2008. Au total, la part des femmes sans enfants est de 35 % sur l'ensemble des femmes âgées de 15 à 75 ans et de 19 % sur celles de 40 à 75 ans.

L'infécondité des *Akademikerinnen* baisse aussi avec l'âge des cohortes mais jusqu'à la cohorte 1944–1948 (60–64 ans) puis augmente ensuite d'un point par tranche quinquennale jusqu'à 75 ans. En fait, la part de l'infécondité est pour ainsi dire stable entre 19 % et 22 % entre classes quinquennales de 50 ans à 75 ans en 2008. L'infécondité des *Akademikerinnen* est plus élevée que celle de l'ensemble des femmes pour chacune des cohortes quinquennales. La part de femmes diplômées du supérieur parmi les femmes sans enfant est de 36,3 % alors qu'elles représentent 22 % de l'ensemble des femmes. L'écart en valeur absolue est très important aux jeunes âges puis baisse, par exemple 15 points pour les femmes ayant entre 30 et 34 ans en 2008. La part de femmes diplômées du supérieur âgées de 30 à 34 ans parmi les femmes sans enfant est de 52,4 % alors qu'elles représentent 39,4 % de l'ensemble des femmes à cet âge. L'écart relatif, quant à lui, baisse au fur à mesure que l'on passe des classes d'âges anciennes aux jeunes femmes. Il représente plus de 80 % de la proportion de femmes sans enfant des classes 1933 à 1943, mais moins de 40 % entre des générations entre 1964 et 1978. Cet écart relatif diminuant avec les générations peut être en partie et indirectement dû à l'augmentation du niveau de formation des femmes.

Comparaisons

La frontière entre Allemagne de l'Est et Allemagne de l'Ouest est inscrite dans la démographie de la population de ces pays en général, mais aussi selon le niveau d'étude des femmes. Entre les femmes de même niveau de formation mais habitant dans les anciens ou nouveaux *Länder*, on note d'importants écarts. À l'Est, l'infécondité des femmes de haut niveau de formation est bien moins répandue qu'à l'Ouest. La proportion des femmes sans enfant est moins élevée pour celles qui ont une formation moyenne ou élevée (8 % chacune) que les femmes de basse formation (13 %).

Comparée à celle des autres pays européens, la proportion de femmes sans enfant est parmi les plus élevées, sinon la plus élevée. Par exemple, en Allemagne 22 % de la génération 1955 n'a pas d'enfant contre 17 % en Grande Bretagne et Pays-Bas mais aussi 11 % en Italie et seulement 8 % en France. La part des femmes sans enfant est très réduite en France, mais on observe comme en Allemagne une infécondité plus importante à mesure que le niveau de formation des femmes augmente.

Les évolutions selon les classes quinquennales générationnelles des *Akademikerinnen* ressemblent à celles de la moyenne des femmes de ces classes en particulier pour les classes d'âge entre 40 et 59 ans (1 à 3 points d'écart). Mais pour toutes les classes d'âge, une part plus importante d'*Akademikerinnen* a un enfant (38 % en moyenne) et inversement une part moins importante a trois enfants (16 % en moyenne), la part des mères de deux enfants restant équivalente à 46 %. L'écart est plus important pour les classes de générations les plus anciennes et les plus jeunes. Les mères *Akademikerinnen* nées entre 1933 et 1948 sont entre 7 à 9 points de moins mères de trois enfants que les autres mères des générations correspondantes. Pour leur génération dans l'ensemble moins diplômée, être *Akademikerin* était rare (7,2 % des femmes âgées de plus de 65 ans), leur comportement démographique est plus marginal. Pour les générations les plus récentes (1974–1978), les mères *Akademikerinnen* sont 60 % à avoir un enfant contre 46 % pour l'ensemble. L'écart peut être attribué au retard de calendrier par rapport aux autres catégories. Les étudiantes allemandes terminent

en moyenne leurs études supérieures vers la fin de leur vingtaine.

Conséquence de la proportion d'infécondité plus élevée et de la taille plus réduite des fratries générées, les *Akademikerinnen* ont une descendance finale plus limitée que les autres catégories de niveau d'étude. Plus largement, on constate que plus les femmes ont un niveau d'étude élevé avec diplômes et moins leur descendance moyenne est importante.

L'abaissement de la fécondité est associé à l'élévation du niveau d'étude. Par suite, on assiste à une féminisation des emplois qui étaient attribués traditionnellement aux hommes. Ainsi les femmes ne se cantonnent plus à des emplois permettant aisément de concilier travail et vie de famille comme la profession d'enseignant. La société n'est peut être pas encore prête à ce changement. Ni le marché matrimonial, ni la fiscalité, ni encore les infrastructures ne sont adaptées à ce changement de place de la femme dans la société allemande.

On observe ainsi une asymétrie de niveau d'étude dans le marché matrimonial. Certes, dans la population totale allemande, les femmes sont en proportion moins nombreuses que les hommes à posséder un titre universitaire (22,0 % contre 27,0 %). Mais elles sont, comme en France, proportionnellement plus nombreuses que les hommes dans les jeunes générations diplômées qui ont entre 20 et 35 ans en 2008 ; l'écart est de 8 points entre 20 et 25 ans, de 5 points entre 25 et 30 ans. Or, si les femmes *Akademikerinnen* sont plus fréquemment sans enfant, parmi les hommes ce sont les moins diplômés les plus inféconds en Allemagne comme en France. Les *Akademikerinnen* mariées ont en fait autant d'enfants que les non-*Akademikerinnen* mariées. Le problème serait, se-

lon une étude de l'école supérieure de Magdebourg, de trouver le partenaire, lorsque l'homogamie est fréquente et le choix pour un homme d'une femme d'un niveau plus élevé encore mal accepté.

Conclusion

La faible fécondité allemande n'est pas nouvelle. Elle est due techniquement à la fois à une faible fécondité de rang et une forte part d'infécondité parmi les femmes. Mais c'est la hausse de cette dernière qui agit le plus fortement sur la baisse de la fécondité observée. La situation des *Akademikerinnen* est encore davantage marquée par la faible fécondité, et ce depuis toujours. Mais cette faible fécondité est moindre que celle qui fut abondamment commenté dans les médias au moment de la discussion sur la fécondité en Allemagne. La fécondité des mères *Akademikerinnen* d'après-guerre est très proche de celle de l'ensemble des autres mères.

Le problème de la trop faible fécondité dans la perspective d'un renouvellement total des générations hors migration s'est cristallisé dans l'espace public sur les *Akademikerinnen* à la fois dans une critique traditionnelle de la place de la femme dans la société, en rendant coupable l'épanouissement de soi, les femmes souhaitant poursuivre des études et faire carrière, mais aussi en inversant les termes comme symptôme d'une société entravant le comportement doublement productif pour la société des mères actives (diplômées). Mais les représentations sociales sur ce point sont en train de changer en Allemagne. Reste une question encore fort peu travaillée qui est celle du rôle des partenaires masculins dans les comportements démographiques et plus largement au sein des ménages.

Pour en savoir plus :

- Breton, D., Prioux, F., *L'infécondité en France et en Allemagne : des lectures différentes d'un phénomène de plus en plus fréquent ?* In : 26^e Congrès international de la population, IUSSP, Marrakech 2009.
- Pötzsch, O., *Geburten in Deutschland*, Statistisches Bundesamt Deutschland, Wiesbaden 2007.
- Schmitt, C., Winkelmann, U., *Wer bleibt kinderlos? Sozialstrukturelle Daten zur Kinderlosigkeit von Frauen und Männern*, Deutsches Institut für Wirtschaft, Berlin 2005.